SOUS LE SCEAU DU TABELLION

Chronique éditoriale



Fête du livre de Saint-Etienne, dimanche 17 octobre, sur le stand J18 du village des éditeurs stéphanois, que se partagent, durant 3 jours, les éditions **Sous le Sceau du Tabellion** et **Créaphis**. ***Laurence Hugues*** y dédicace son livre. Un drôle de livre avec un drôle de titre : ***PAS VU MAURICE***, sous-titré *chroniques de l'infraordinaire* et publié en 2019 par ***Claire Reverchon***, ***Pierre Gaudin***, ***Aude Garnier*** dans la belle collection Format Passeport des mêmes éditions **Créaphis**. C'est ***Pierre Gaudin***, qui attire d'abord discrètement mon attention (on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre !). Prendre en main l'objet, l'entrouvrir, le feuilleter.

L'exemplaire dont j'ai fait l'acquisition ce jour-là, s'orne depuis d'une dédicace rédigée à mon intention. Il y est question d'écrits de toutes sortes. Du Haut-Forez et d'ailleurs. Dans les pages intérieures, ceux de ***Marie*** (enfin des extraits) y sont cités en italiques. Comme celui-ci, daté de juin 1987: *Beau. Brosser. Repasser. Cousu. Fin des choux. 2 pompes cerise. Marie Noirétable en moto. Beurre. Ramoner le poêle. Visites. Ferrer les bœufs. Laver les bas. Soupe de choux. Maurice porter pêches. Ramasser 2 chars foin. Confitures de fraises 5 kilos*. Ces mots de tous les jours ont été patiemment tracés, à la petite semaine, à longueur de temps, dans des carnets. Dedans, plus de marges. Pleine page. Les jours de semaine et les fêtes à souhaiter disparaissant sous l'écriture manuscrite, déliée et régulière. ***Marie*** souligne parfois, ne rature jamais. Elle consigne, au quotidien, le moindre de ses faits et gestes. Aussi vrai que ce qui est fait n'est plus à faire. À l'infinitif le plus souvent. Notable exception à la règle, ce *pas vu Maurice*, comme un regret, celui d'une visite (celle du neveu) toujours impromptue, espérée, attendue mais qui ce jour-là, n'a pas eu lieu, d'une absence dont il faut bien se faire une raison, au risque d'en être inutilement contrariée.

Existerait-il une littérature infraordinaire ? Qu'est-ce qui pousse ***Marie*** à tenir, sans relâche et avec un tel entêtement ces annales, à première vue si peu dignes d'intérêt ? À quels mobiles peut-elle bien obéir ? Pour qui, diable écrit-elle ?

Ses écrits nous sont parvenus grâce aux efforts conjugués du nouveau propriétaire de la maison qui prend possession des lieux où ***Marie*** a fini ses jours, mettant un point final à cette infatigable recension, et surtout de sa voisine qui a su s'en saisir, en a fait ce livre poignant qu'illustrent les superbes photographies en noir et blanc de ***Claude Benoît à la Guillaume*** : pages manuscrites, paysages, sous-bois, tapisserie, j'en passe et des meilleurs…

Tout est resté en plan, faut dire, à la mort de Marie. Que faire de ces torchons, de ces draps,



de ces tabliers rapetassés ? Sans parler des calendriers, des dames-jeannes vides, des sacs de couture, des casseroles dont ***Laurence Hugues*** dresse, en ouverture, l'inventaire. À l'intérieur d'une boîte verte en métal, le pot aux roses, le bouquet final, l'apothéose de cette *vie minuscule*, une quinzaine de carnets témoignent de cette incorrigible monomanie. Ils auraient pu tout aussi bien finir à la benne. ***Laurence Hugues*** a pris le parti de les ouvrir pour *sentir le temps osciller. Le temps du dehors, le temps du dedans*.

À cette évocation, le besoin me prend de rechercher et de retrouver dans mes propres carnets, à la date du lundi 30 octobre 2017, cette annotation : *Vu la veille, au Lumière Bellecour* ***SANS ADIEU*** *de* ***Christophe Agou***. *Conservé le ticket d'entrée comme une pieuse relique. Le titre du film reprend cette formule de politesse qu'utilise Claudette, la protagoniste principale, en prenant congé de ses hôtes. Tout sauf une formule à l'emporte-pièce. Bien au contraire, une formule qui en dit long. Tenter ainsi, en y recourant mais sans plus y penser, de conjurer le mauvais sort, d'écarter et éloigner le mauvais œil. Pas question de se quitter sans une promesse de retrouvailles quand bien même ne s'accomplirait-elle pas ici-bas.*

Ce film est l'aboutissement, on le devine, d'une longue fréquentation des intéressés, par un familier des habitants de ces bourgs et de ces hameaux perdus du Haut-Forez, qui les connaît mieux que personne, a su si bien les apprivoiser au point de leur faire oublier la présence de la caméra. Toutes et tous, acteurs de leurs vies respectives, inscrites dans une tradition immémoriale dont ils incarnent l'extrême et tragique finitude. Y a urgence, ils ne seront bientôt plus là pour en témoigner. La fin d'un terroir incarné par ceux qui le caractérisaient le mieux. Un montage inspiré, des plans fixes inoubliables, le tout d'une poésie débridée, baignant dans une lumière que je reconnais comme celle de mon enfance, un instant retrouvée.

Sans parler de ces expressions, de ces tournures de phrases, empreintes de fatalisme et de dolorisme, si souvent entendues, jamais tout à fait oubliées. Comment de ces rushs épars, ***Christophe Agou*** *et ceux qui lui rendent ainsi un bel hommage posthume (il est mort sans pouvoir en terminer le montage) ont-ils tiré cette évocation prodigieuse d'un continent englouti ? Et comme c'est frustrant de savoir qu'il n'est plus là pour échanger sur le sujet.*

Julos Beaucarne vient lui aussi de tirer sa révérence, *sans adieu*. Il avait eu l'idée d'enregistrer le prologue de ***GASPARD DES MONTAGNES*** dans lequel une autre Marie, cette vieille Marie qui n'écrivait pas, elle, mais *qui contait et contait* et j'ai encore, dans le creux de l'oreille, les inflexions de sa voix qui récite, scande et psalmodie ces vers de ***Henri Pourrat*** : *la maison, le frêne pleureur, le puits-fontaine, ils sont là-bas, / Avec tant de sombres matins, tant de bises, tant de brouillards, / Au bord de ce bois qui bleuit sous le vent poussant le nuage, / si loin derrière les pays, et les jours, et plus que cela…*

Une évocation qui n'aurait pas manqué de parler à l'autre Marie — l'a-t-elle jamais lue ou entendue ? — qui vécut à deux pas du pays d'Ambert, du côté de Noirétable et des Bois noirs, dans ce décor, dans cette maison qui fut la sienne, ornée à l'étage, de ces papiers peints qui, à sa mort, tapissaient encore les murs de

sa chambre. Car, oui : *À l'étage il y a les chambres. On n'y monte que le soir. Si on n'est pas de la famille on n'y va pas. Même le médecin, on le reçoit dans la salle.*
Mais nous, lecteurs de ces chroniques, on est plutôt vernis, ***Laurence Hugues*** pénètre dans celle de Marie et nous invite à la suivre : *Des fleurs, des palmes, des frises. Des rose pâle, des rouge grenat*. Elle interroge : *Qui a choisi ces papiers peints ? Où ont-ils été achetés ? Allez savoir. En tout cas, c'était de la qualité. La richesse, enfermée à l'étage, comme les affections, les douleurs, les chagrins. Quelqu'un m'a raconté que Marie montait souvent dans sa chambre, l'après-midi. « On se demandait ce qu'elle y faisait. » Elle écrivait dans ses carnets. Elle regardait les murs. Allez savoir.*
Son secret est dorénavant scellé dans ce livre à deux voix qui s'accordent et se répondent.

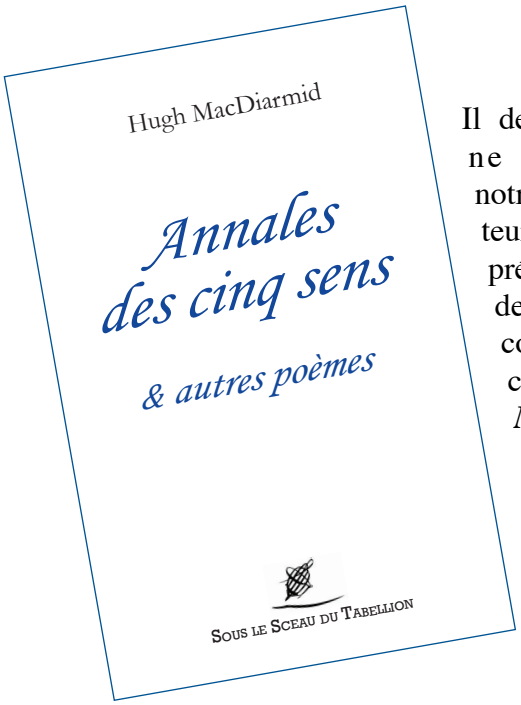
38e bis marché de la POésiE

Sortir du métro en trombe. Gagner la place des Supplices par la rue du Vieux poulailler. Se pointer d'abord devant la sortie. Trouver l'entrée. Y montrer patte blanche. Chic ! Croiser d'emblée un visage sympa déjà rencontré à la Fête du Livre de Sainté, celui d'un auteur en résidence là-bas. Visiblement pas assigné, le gars, exfiltré sans doute ou alors en cavale mais à quoi bon prévenir les autorités ? Cingler sans attendre vers le stand 116 (allée Jude Stéfan), celui des éditions de la Ludothèque. Devant la guitoune, un banc public bien arrimé qui n'en revient pas d'être à pareille fête (de là, à s'y bécoter). Prendre place à bord, sur le rafiot qui a essuyé la veille, un fameux grain me dit-on. Saluer le capitaine. Me mettre sous ses ordres. Prendre le quart, puis discrètement le large, pour pas dire la poudre d'escampette. Dans les allées, du beau monde et de la belle ouvrage ? Ah ça oui ! *Du vers dépoli au vers cathédrale* comme disait l'autre. Vite abasourdi. Bientôt sonné. Errer dès lors, comme une âme en peine. Soudain, une voix : *Demandez le programme !* Ouf ! il était temps. Empoigner le tabloïd, y repérer fissa la liste des participants classée, quel prodige ! dans l'ordre alphabétique. En regard, le numéro du stand et un plan pour finir. Sauvé ! Se poser pour fourbir ses armes. De la méthode que diable ! 417, 507, 616, 206… Entourer des chiffres, relier des points. Ça me rappelle vaguement quelque chose. Vais-je enfin découvrir qui se cache derrière ces points en les reliant de 102 à 710, avec mon minable crayon à mine ? Mais non. Quel méli-mélo ! Quel embrouillamini ! Je m'emmêle les pinceaux. Mieux vaut renoncer, battre en retraite, rebrousser chemin et filer à l'anglaise par la rue du Cherche-midi à quatorze heures… Ce soir, pour me remettre de mes émotions, du côté de Meudon, j'irai boire à la Source, avec toute la bande et avant de rentrer j'irai promener le chien de Christine, rue des Vertugadins. Y demandera pas mieux le chien…



Livre en chantier

Le prochain livre s'intitulera : ***ANNALES DES CINQ SENS & autres poèmes***, un recueil de poèmes mais aussi de proses (le récit de l'exil de dix années passées par ***Hugh MacDiarmid*** (1892-1978), en 1933 dans les îles Shetland avec sa seconde femme), établi, traduit et préfacé par ***Patrick Reumaux***. Traduction de l'Anglais mais aussi du Scots (en édition bilingue) de divers textes extraits de différents recueils de l'auteur, héraut de la renaissance et de l'indépendance écossaise, anglophobe notoire, particulièrement haut en couleur et hérissé comme le chardon, un chardon que contemplerait un homme ivre, grand amateur de whisky.



Il devrait étoffer et ne pas déparer, notre galerie d'auteurs. Cette sortie, prévue en janvier, devrait en outre combler une lacune, ***Hugh MacDiarmid*** n'ayant à ce jour, été traduit qu'une seule et unique fois en français par ***Paol Keineg*** et publié par un confrère éditeur breton, Alain Le Saux, (croisé d'ailleurs, sur le Marché de la Poésie), aux éditions **Les Hauts-fonds**, en 2016, sous le titre : ***UN ENTERREMENT DANS L'ÎLE***.

Mais laissons maintenant brièvement la parole à ***Patrick Reumaux*** :

*Il est à peine besoin de dire que, dans l'œuvre considérable de **MacDiarmid**, les poèmes les plus surprenants, ceux qui réveillent les morts en les faisant dormir debout, sont les poèmes écrits en dialecte écossais. Dans sa préface aux poèmes choisis (1994) **Alan Riach**, son biographe, explique clairement pourquoi : Dans les formes particulières du dialecte Écossais, où se mêlent les tournures littéraires et les tournures vernaculaires, **MacDiarmid** a découvert qu'il pouvait exprimer des choses littéralement inexprimables en Anglais.*

De quoi vous mettre l'eau et pourquoi pas le whisky à la bouche.

Politique éditoriale

La rentrée littéraire ne consisterait-elle pas plutôt en une sortie de route (qu'on espère provisoire) pour les petites maisons d'édition, devenues du jour au lendemain, invisibles et inaudibles, dans ce concert de klaxons, d'avertisseurs sonores et autres trompettes de la renommée ?

Si le chiffre des commandes et ventes en librairie, en cette période, à tendance ainsi à se tasser et à se rabougrir, félicitons-nous néanmoins, de la bonne tenue des ventes réalisées successivement lors de la soirée lecture à l'atelier du 24 septembre (initiative sans doute à renouveler sous cette forme ou sous une autre) et dans les différents salons (Clermont-Ferrand, Saint-Etienne et Paris) au cours desquels le tabellion a pu apposer sa modeste empreinte sigillaire.

Autre motif de satisfaction, nous recevons de plus en plus régulièrement des tapuscrits intéressants et des propositions de collaboration qui méritent à tout le moins, la plus grande attention de notre part et c'est tant mieux. Une des dernières en date a de bonnes chances d'ailleurs, d'aboutir à une publication dans la mesure où elle a fait l'unanimité de notre comité de lecture.

Nul besoin ainsi, dans l'immédiat de recourir à des expédients pourtant expérimentés par certains de nos confrères (si j'en juge par la teneur des vifs échanges lus récemment sur un de leur blog à ce sujet) assortissant l'étude des envois de manuscrits à une commande préalable de 3 livres de leur catalogue (pourquoi 3 d'ailleurs et pas 12 ?). L'expéditeur doit-il ainsi attester de sa parfaite connaissance de la ligne éditoriale de l'éditeur avant de lui envoyer sa prose ? S'expose-t-il, à juste titre ou pas, à de sévères remontrances et à des représailles, s'il ne le fait pas en connaissance de cause ?

www.sceaudutabellion.fr

Toutes ces informations
sont bien sûr
accessibles sur notre site.
N'hésitez pas à le consulter
régulièrement, il ne cesse d'évoluer
et de s'enrichir.